

TOMASZ SWOBODA

Université de Gdańsk

ÉMOTIONS ET SENSIBILITÉ : POUR UNE NOUVELLE PERSPECTIVE DES ÉTUDES ROMANES

Pour parler d'un nouveau fonctionnement de ce que, malgré tout, on continue d'appeler en Pologne « philologie romane », il faut, semble-t-il, réfléchir sur des problèmes et des défis auxquels notre discipline doit faire face, et qui résultent, entre autres, de la crise des sciences humaines et de leur enseignement. Nous pensons notamment à la perspective esquissée par Martha Nussbaum¹ et par Michał Paweł Markowski² qui permettent de voir dans ces problèmes et défis non seulement un risque mais aussi une chance pour la « philologie romane » (ou les « études françaises »), dans la mesure où l'idée de « l'enseignement pour la démocratie », prônée par ces deux auteurs, correspond parfaitement au contenu même de nos cours et de nos travaux de recherche, liés inextricablement à la tradition française. Ceux-ci doivent, toutefois, prendre une forme nouvelle pour circuler dans la réalité médiatique d'aujourd'hui.

Tout ce contexte, à la fois strictement universitaire et plus largement culturel, voire politique, incite à examiner les enjeux de la philologie romane — appellation que je me permettrai, malgré tout, de ne pas mettre entre guillemets dans la suite de

¹ M. Nussbaum, *Not for Profit. Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton University Press, Princeton 2010 ; traduction française : *Les émotions démocratiques : comment former le citoyen du 21^e siècle ?*, trad. S. Chavel, Climats, Paris 2011. Nous utilisons la traduction polonaise : *Nie dla zysku. Dlaczego demokracja potrzebuje humanistów*, trad. Ł. Pawłowski, Biblioteka Kultury Liberalnej, Warszawa 2016.

² M.P. Markowski, *Polityka wrażliwości. Wprowadzenie do humanistyki*, Universitas, Kraków 2013.

cet article — dans quatre perspectives. Premièrement, celle des autres disciplines académiques ou, plus précisément, philologiques, pour voir dans quelle mesure la philologie romane acquiert sa spécificité, et en quoi celle-ci constitue un risque mais aussi une chance. Deuxièmement, il s'agira d'étudier ces risques et ces chances à la lumière de la modernité tardive où la place des disciplines telles que la philologie semble, sinon réduite, du moins profondément modifiée. Troisièmement, dans le contexte plus restreint des dernières années, une perspective sociopolitique opposée s'impose comme point de repère inévitable : je pense à la poussée des tendances qu'on pourrait appeler, pour reprendre le mot d'Antoine Compagnon, « antimodernes » ; ici, la philologie romane aurait-elle quelque chose à proposer pour aider à maîtriser cet ensemble d'idées ? Finalement, il faut observer notre discipline dans le contexte de sa propre histoire, de sa propre tradition, et voir si son rôle peut être considéré aujourd'hui en termes de continuité ou de rupture.

LA PHILOGOLOGIE ROMANE FACE À D'AUTRES DISCIPLINES

Il s'agira ici de quelques évidences mais le rappel de celles-ci peut s'avérer prégnant. Ainsi, la philologie romane fait partie de ce qu'on appelle les « néophilologies », qui appartiennent aux philologies, lesquelles à leur tour se situent dans le champ très large des *humanitas* (pour les distinguer quand-même des sciences humaines qui, en français, ne désignent pas forcément les lettres et la linguistique). Or, dans les débats, assez rares il est vrai, sur le rôle et le statut de telle ou telle science ou discipline, on parle le plus souvent de « la science », de « l'académie » ou de « l'université », comme s'il était possible de dire quelque chose de pertinent et de général à la fois. Cependant, la pratique quotidienne montre, parfois d'une manière assez violente, que les conflits au sein de « l'académie » sont inévitables et qu'ils résultent non seulement des intérêts différents de chaque groupe de chercheurs, mais aussi, ou avant tout, de leur statut et de la fonction qu'ils sont censés remplir au sein de la société (et pas seulement de l'académie). En ce qui concerne ce statut, l'histoire du rapport des humanités et des « sciences exactes » à l'académie est une histoire de renversement : en effet, si les anciennes académies ne regroupaient que les adeptes des arts libéraux, c'est la place de ces derniers qui est aujourd'hui mise en doute, au point qu'ils ne correspondent plus à la définition actuelle de la « science », condition *sine qua non* de leur fonctionnement dans le cadre de l'université, de plus en plus focalisée sur « l'application » et « les effets pratiques ».

Ceci dit, le statut pour le moins problématique apparaît comme un dénominateur commun des humanités et de certaines sciences humaines (philosophie, histoire, anthropologie culturelle). Les philologies n'échappent bien sûr pas à ce problème, mais leur spécificité ne relève pas, semble-t-il, de cet aspect-là. L'étude

de la langue et de la littérature n'est pas, pour ainsi dire, une activité plus pratique que celle de la pensée humaine ou du passé.

En revanche, la différence entre philologies et néophilologies (dont fait partie la philologie romane) semble plus significative. C'est Andrzej Siemek qui, dans un texte qui ne perd rien de son actualité, a le plus nettement décrit la situation du néophilologue, situation qu'il n'a pas hésité à appeler « aliénation »³. Selon Siemek, le néophilologue est toujours déchiré entre deux tendances contraires : celle qui l'incite à plonger dans la culture étrangère, et celle, opposée, qui fait de lui un intermédiaire, un transmetteur de cette culture, son propagateur et vulgarisateur au sein de sa culture maternelle. Cette ambiguïté, cette suspension, cet état « entre les deux » font du néophilologue un être hybride, et cette hybridité n'est pas sans conséquence pour sa position dans le cadre de l'université et dans celui de la société.

Enfin, être « un philologue roman », cela implique-t-il un fonctionnement particulier par rapport à d'autres philologues ? Pour répondre à cette question, il faudrait, au préalable, définir notre philologie, liée indissociablement à la langue et la culture françaises⁴. Mais est-il possible d'opérer à un niveau si élevé de généralités sans tomber dans les stéréotypes de « cartésianisme des Français », de « clarté de la langue » ou de « liberté, égalité, fraternité » ? Au lieu de pécher par l'essentialisme, je proposerais de procéder en quelque sorte inversement, c'est-à-dire de ne pas partir de la présumée « essence de l'esprit français » pour arriver aux défis de la modernité mais de commencer par ceux-ci pour chercher dans ce qui constitue l'objet de la philologie romane — objet d'étude, de transmission, de traduction, etc. — des réponses possibles à ces défis, en espérant que les évidences évoquées ci-dessus aideront à mieux situer notre discipline dans ce réseau complexe de problèmes.

LA PHILOGIE ROMANE FACE À LA MODERNITÉ

Dans la première partie de son ouvrage — dont le sous-titre, « Introduction aux humanités », rend bien compte du caractère fondamental de la réflexion proposée —, Michał Paweł Markowski évoque des arguments trouvés chez d'éminents philosophes contemporains, qui pourraient éventuellement « justifier notre existence » : notre, c'est-à-dire celle des humanistes. Ainsi, pour Odo Marquard, la modernisation du monde consistant dans l'expansion des sciences exactes — où l'expérimentation repousse la narration —, les humanités, reléguées au deuxième plan, deviennent paradoxalement encore plus indispensables pour compenser la neutralisation de l'expérience historique individuelle. La composition de récits,

³ A. Siemek, « Alienacje neofilologa », [dans :] *O nich tutaj*, P. Sommer (dir.), Instytut Książki — Literatura na Świecie, Warszawa 2016, pp. 15–22 ; première parution dans la revue *Literatura na Świecie* 157, 1984.

⁴ Comme exemple de recherche d'une telle définition, voir l'article de Teresa Giermak-Zielińska, « La philologie romane en Pologne mérite-t-elle encore son nom ? », dans le même volume.

au sens large bien sûr, constitutive des humanités (et encore plus des philologies, pourrait-on ajouter), permet d'atténuer le traumatisme moderne qui réduit l'être humain à son efficacité⁵.

Richard Rorty apparaît dans la réflexion de Markowski comme l'auteur de l'idée de « l'horizontalité des humanités », c'est-à-dire de leur parti pris du démocratique, de l'historique et du communautaire, contre les valeurs « verticales », privilégiant l'essentialisme et la croyance en une vérité, en un point de référence immuable. Autrement dit, le représentant des humanités (et encore plus des philologies) est parfaitement conscient de la multiplicité des discours, plus ou moins incompatibles, et son rôle ne consiste aucunement à montrer la supériorité de certains de ces discours, mais à élargir les horizons de l'existence — la sienne et celle de ses interlocuteurs (étudiants) — à travers la réflexion sur cette multiplicité et la modification incessante de l'imaginaire et du dictionnaire⁶. Bref, comme le dit Markowski lui-même, imitant le discours du XIX^e siècle, il ne s'agit pas d'enseigner *how the things are* mais *how the things are spoken*.

L'auteur polonais évoque aussi, dans son argumentaire, le livre de Martha Nussbaum, dont le sous-titre français (*Comment former le citoyen du 21^e siècle ?*), est en fait une espèce de réponse à la question posée dans le sous-titre original (*Why Democracy Needs the Humanities*). En effet, d'après Nussbaum, c'est exactement cela qui « justifie notre existence » : la tâche de « former le citoyen ». Dans un monde qui privilégie des profits « à court terme », les États risquent de produire des générations de machines utiles, au lieu de former des citoyens aptes à la pensée critique, au dépassement des conditions locales et à l'empathie⁷. La position de Nussbaum semble particulièrement intéressante dans la mesure où elle recouvre d'autres « justifications » évoquées par Markowski (celles de Marquard et de Rorty), et dans le même temps, met l'accent sur un aspect qui apparaît comme central dans l'ouvrage de l'auteur polonais (empathie, sensibilité). Qui plus est, elle se réfère directement à ce qui constitue l'essence de la néophilologie, à savoir l'enseignement des langues étrangères : prendre conscience, dit Nussbaum, de ce qu'un autre groupe de gens intelligents structure le monde d'une manière différente, de ce que toute traduction n'est qu'une interprétation imparfaite, donne aux jeunes une leçon fondamentale d'humilité culturelle⁸.

Ainsi s'éclaircit le sens dans lequel la philologie romane peut jouer un rôle important dans « la formation du citoyen » et, par conséquent, trouver sa place au sein de l'académie et de la société. Si Markowski n'évoque dans ce contexte aucun auteur français, ce n'est pas qu'il néglige la tradition qui, sans aucun doute, se trouve à l'origine de la pensée d'un Marquard ou d'un Rorty ; au contraire,

⁵ M.P. Markowski, *op. cit.*, pp. 21–23.

⁶ *Ibidem*, pp. 26–27.

⁷ M. Nussbaum, *op. cit.*, p. 18.

⁸ *Ibidem*, pp. 108–109.

pendant de longues années, l'auteur d'études consacrées, entre autres, à Jacques Derrida, Roland Barthes, Georges Perec, Michel Foucault ou Marcel Proust, et le traducteur de leurs textes, a été ce passeur de la parole de l'Autre dont parle Andrzej Siemek. D'ailleurs, une bonne partie de son livre renvoie aux idées de Derrida, point de référence incontournable dans la réflexion éthique contemporaine. Et c'est en tant que source de la pensée critique, combattant les idées reçues et la *doxa*, que la tradition française prend une importance particulière dans le monde technicisé d'aujourd'hui. Depuis René Descartes, voire depuis François Rabelais, jusqu'à Alain Badiou et Jacques Rancière, en passant par François de La Rochefoucauld, Voltaire, Foucault et d'autres, la pensée transgressive, critique, des auteurs français aurait de quoi nourrir cette citoyenneté contemporaine dont parle Martha Nussbaum. Si la philologie romane se fait, du moins partiellement, le truchement de cette attitude, à la fois philosophique et langagière, elle n'aura pas à craindre de se voir dissoudre par une modernité réductrice. Cela exigerait toutefois de la part de ses représentants une activité accrue, non seulement dans le cadre de leurs devoirs « obligatoires » au sein de l'université (didactique, recherche), mais aussi et surtout, dans la sphère publique (revues, journaux, Internet, autres médias). En un mot, pour vraiment prendre part à la modernité, c'est-à-dire pour la transformer conformément aux valeurs des humanités, la philologie romane doit sortir de sa tanière où elle semble parfois un peu trop bien tapie, et manifester son grand potentiel : elle y est, j'ose dire, mieux prédisposée que bien d'autres disciplines philologiques.

LA PHILOGIE ROMANE FACE À L'ANTIMODERNITÉ

Si la modernité, à laquelle renvoie cette réflexion, désigne ici un ensemble de tendances socio-culturelles repérables dès la moitié du XIX^e siècle et dont le cours est depuis cette époque plutôt régulier, logique et bien documenté, ce qui se passe ces dernières années, surtout dans le domaine politique, incite à considérer le rôle de l'université et de notre discipline dans un contexte un peu modifié. La marche de la démocratie libérale, qui constitue le point de repère pour Rorty, Nussbaum et Markowski, et qui, il y a quelques années encore, apparaissait comme impossible à arrêter — d'où, entre autres, des thèses sur la fin de l'histoire, rien ne pouvant plus empêcher l'expansion du libéralisme global — semble aujourd'hui, sinon paralysée, du moins sérieusement ralentie. Sans entrer dans le pourquoi de ce processus complexe, il n'est plus possible de ne pas le prendre en compte dans un débat concernant le fonctionnement d'une discipline académique qui fait partie des humanités et donc, conformément aux propos de Marquard ou Nussbaum, qui a trait à la vie sociale.

Quant aux caractéristiques de ce processus, il serait peut-être commode d'y voir une émergence des forces qu'on pourrait qualifier d'antimodernes, bien

qu'elles ne correspondent pas exactement à l'attitude du même nom si bien décrite par Antoine Compagnon. Historien de la littérature, l'auteur de *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes* se concentre sur les manifestations littéraires de la tendance qui se compose, selon lui, de six éléments : contre-révolution (figure historique et politique), anti-Lumières (figure philosophique), pessimisme (figure morale ou existentielle), péché originel (figure religieuse ou théologique), sublime (figure esthétique), imprécation (figure rhétorique)⁹. Certes, la pensée subtile de Compagnon et des auteurs qu'il analyse n'a pas beaucoup à voir avec l'expansion des forces anti-démocratiques dans le monde occidental d'aujourd'hui, mais la notion même d'antimodernité permet de rendre compte d'une tendance difficile à négliger et à surestimer, et qui contient, en plus, certains éléments mentionnés par le chercheur français (anti-Lumières, péché originel, sublime, imprécation). Comme ces éléments font partie du, ou plutôt des populismes politiques contemporains¹⁰, et qu'ils se propagent massivement par les nouveaux médias¹¹, la proximité de ces deux phénomènes — antimodernité et populisme — incite à considérer la situation des philologies dans une plus large perspective.

Par conséquent, les humanités doivent aujourd'hui faire face non seulement à une modernité hyperrationaliste, mais aussi à une antimodernité antirationaliste, ce qui rend ce champ de forces beaucoup plus complexe. Si la version simpliste — et populiste — du rationalisme « scientifique » tend à étouffer les domaines de la vie qui ne se laissent pas facilement enfermer dans le paradigme de la quantification économique, l'antirationalisme moderne propose à la société, notamment mais pas seulement aux jeunes, une forme vulgaire du « sens commun », une *doxa* qui ne laisse pas de place aux nuances et aux subtilités. L'individu moderne se trouve ainsi condamné à aller du Charybde de la « financiarisation de la vie quotidienne »¹² au Scylla de la spectacularisation radicale de la culture, dont Vincent Kaufmann dit qu'elle fait de nous à la fois ses acteurs et ses produits, et que, dans son système, il n'y a pas de place pour de longues phrases¹³.

Cet ensemble d'idées et de conditions médiatiques ajoute un argument décisif en faveur de la participation des disciplines philologiques à « la formation du citoyen ». Celle-ci ne doit pas, dans le cas de la philologie romane, signifier une transformation profonde de nos habitudes académiques. À vrai dire, sur le plan des cours universitaires, les romanistes se trouvent dans une situation privilégiée :

⁹ A. Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Seuil, Paris 2005, p. 17.

¹⁰ Voir J.-W. Müller, *Co to jest populizm?*, trad. M. Sutowski, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, Warszawa 2017.

¹¹ A. Węglińska, B. Węgliński, *New media in popuworld : tools, threats and social phenomena*, Oficyna Wydawnicza ATUT-Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe, Wrocław 2016.

¹² Terme forgé par Randy Martin, *Financialization of Daily Life*, Temple University Press, Philadelphia 2002.

¹³ V. Kaufmann, *Dernières nouvelles du spectacle (Ce que les médias font à la littérature)*, Seuil, Paris 2017, pp. 63 et 83.

pour agir contre cette « antimodernité antirationaliste », il suffit, semble-t-il, de bien réaliser le programme, car la quantité de rationalisme contenue dans la littérature, la culture et surtout dans la syntaxe française devrait opérer en quelque sorte d'elle-même. Cette proposition — mi-sérieuse, mi-plaisante, et par cela opposée au sublime et à l'imprécation antimodernes — devrait être suivie tout de même du rappel d'une conscience éthique accrue qui accompagne toutes nos activités, ainsi que d'une incitation à plus de présence sur le forum public, car sans elle, toutes les valeurs auxquelles s'attache notre discipline et sans lesquelles son fonctionnement est difficilement concevable risquent de plier devant une antimodernité en plein essor.

LA PHILOGOLOGIE ROMANE FACE À ELLE-MÊME

Pour conclure, il serait souhaitable que la philologie romane réagisse à la situation actuelle : non seulement celle de l'université mais aussi, et surtout, celle du monde et de la société. Il ne s'agit pas toutefois d'une réaction fébrile ; au contraire, la réponse aux défis lancés par la modernité et à son revers non moins puissant, l'antimodernité, peut, pour une bonne partie, s'appuyer sur la tradition et la pratique de notre discipline, sans qu'il soit nécessaire d'en modifier les fondements.

Ainsi, le fait que la philologie romane a toujours fait partie des humanités implique en soi sa participation aux transformations de leur statut dans le cadre de l'académie et, par conséquent, au sein de la société. D'une part, en tant que philologie et néophilologie, notre discipline ne peut qu'être défavorisée par rapport aux sciences « plus scientifiques », c'est-à-dire plus conformes aux principes de l'efficacité pratique. Mais d'autre part, pour les mêmes raisons, elle peut, aujourd'hui peut-être encore plus qu'autrefois, exploiter le statut « hybride » de ses représentants dont parlait Andrzej Siemek, pour faire repenser, voire déstabiliser le système apparemment immuable dans lequel les humanités sont censées fonctionner. L'apport des romanistes, riches de leur connaissance approfondie des pratiques surréalistes et situationnistes, pourrait y être d'un grand appui. Il ne faut pas forcément adopter directement l'attitude surréaliste, même si André Breton s'est lui aussi attaqué à certains des éléments mentionnés plus haut. Ils forment, selon lui, « l'armature » du système social nocif qui, « en dernière analyse, est d'ordre logique et moral : la prétendue "raison" qui a cours et, d'une étiquette frauduleuse, recouvre le "sens commun" le plus éculé, la "morale" falsifiée par le christianisme en vue de décourager toute résistance contre l'exploitation de l'homme »¹⁴.

Il suffit de voir comment Vincent Kaufmann utilise cette tradition — dans son cas, plutôt situationniste, debordienne, que surréaliste — dans son analyse de la tyrannie

¹⁴ A. Breton, *La Clé des champs*, Pauvert, Paris 1967, p. 422.

de la visibilité dans la culture contemporaine¹⁵ pour s'emparer des instruments pouvant aider à une déconstruction et une subversion du système binaire rationaliste/anti-rationaliste mais toujours populiste et spectaculaire.

Or, cela exigerait de notre part — et c'est peut-être la plus importante leçon à tirer de ce bref aperçu — une participation plus active à la vie intellectuelle et sociale. Cette suggestion devient encore plus évidente à la lumière des phénomènes tels que la modernité et l'antimodernité. En effet, pour ne pas rester en arrière de l'histoire — qui est loin d'être finie —, il faut prendre position à l'égard, d'une part, de la domination de la *téchné*, et d'autre part, de la progression paradoxale des tendances anti-progressives. Il va de soi que les ressources dont dispose la philologie romane dans ce domaine sont quasiment intarissables. Aussi ne s'agirait-il pas de reformuler l'objet de notre discipline, mais plutôt d'en tirer plus parti, en l'attelant à la tâche de « former le citoyen ». Dans cette optique, il faudrait s'ouvrir non seulement au monde socio-politique et médiatique, mais aussi aux aspects trop souvent négligés de l'enseignement et de la recherche dont parlent Nussbaum et Markowski, à savoir aux émotions, à la sensibilité, à l'empathie. Mais ce devoir ne concerne pas, bien sûr, que la philologie romane : sur ce plan, notre discipline rejoint la grande communauté de toutes les humanités, la véritable *universitas*.

EMOTIONS AND SENSIBILITY: FOR A NEW PERSPECTIVE OF ROMANCE STUDIES

Summary

To speak of a new functioning of “Romance philology”, the article reflects on the problems and challenges facing our discipline, resulting from the crisis in the humanities and their teaching. In this view, the perspective outlined by Martha Nussbaum and Michał Paweł Markowski shows that these problems and challenges are not only a risk but also an opportunity for “Romance philology” insofar as the idea of “teaching for democracy”, advocated by these two authors, corresponds perfectly to the actual content of our courses and research work, inextricably linked to the French tradition. They must, however, take a new form to circulate in the media reality of today.

Key words: Romance philology, modernity, democracy, curricula.

¹⁵ V. Kaufmann, *op. cit.* Voir aussi P. Mościcki, *My też mamy już przeszłość. Guy Debord i historia jako pole bitwy*, Bęc Zmiana, Warszawa 2015.